FRANCIS JAMMES 1868–1938

Jean de Noarrieu — Chant deuxième

Comme un troupeau en fumée et laineux,
le ciel marchait sous le vent pluvieux.
La pluie luisait sur les ardoises bleues.
Près du portail cria un char à bœufs.
Un coq piqua un coq. Et, sur le vieux
banc de noyer, bâilla Jean de Noarrieu.

On entendit remuer la servante.
La cheminée, obscure et rougeoyante,
flamba plus fort sous le chaudron luisant.
Près du bahut noir, graissé par le temps,
elle éclaira la gourde au lisse ventre,
et le labrit s'étira en bâillant.

Midi sonna. Le lard dans le poêlon
grésilla. Et, contre le landier long,
Lucie brisa avec précaution
deux œufs de poule à coque rousse. Et l'on
vit se gonfler à côté du lard blond
les œufs qui criaient en faisant des bonds.

Médor s'en vint à côté de Bergère.
Il lui sentit tout d'abord le derrière.
Elle grommela, couchée sur les pierres
du foyer. Lui, s'assit sur sa queue maigre,
les pieds boueux, et clignant des paupières
vers le fourneau où fumait la soupière.

Martin entra. Martin, c'est le berger
qui dans la plaine alors fait pacager
que la montagne en neige est désertée.
Il dit : « Là-bas, il a encore neigé.
Des Espagnols qui ont voulu passer
le col Riotor sont morts dans un rocher. »

Il dit : « Souvent, quand la neige est méchante,
on a envie de dormir en marchant.
Si on se couche, on est foutu. » Il prend
sa couverture où il est grandissant
quand il surveille un troupeau dans les champs,
et, près du feu, sur deux chaises l'étend.

Martin s'assied sous les poutres noircies
où sont pendues les graisseuses vessies,
les jambons où des croûtes de sel luisent,
les saucissons secs, les saucisses lisses,
et les carrés de mandrèche qu'on frit.
Et, dans sa main noire, la cuiller luit.

Et de Noarrieu, le maître, lui demande
(c'est lui qui loue, pour le fumier, son champ) :
« J'ai vu beaucoup de tes brebis boitant ? »
Martin répond : « Ça arrive souvent,
dans la vallée, que leurs pieds sont souffrants.
C'est le fumier qui les rend traînassantes. »

Et Lucie dit qu'elle vient de servir.
Et de Noarrieu va manger les œufs frits
dans la salle à manger noire et froidie :
« Porte du vin ? » dit-il à la Lucie.
Et il verse l'âpre vin du pays
dans un grand verre où la lumière luit.

Sur le dressoir sont les belles assiettes
où sont peints des oiseaux ornés d'aigrettes,
de jaunes fruits et des fleurs violettes.
Lucie remue, dans le panier d'osier,
l'argenterie qui sonne toute claire,
change l'assiette et sourit à son maître.

— « Monsieur ira-t-il ce soir à la chasse ? »
— « Oui, car je sais quelque part deux bécasses. »
— « Monsieur veut-il remplir toute la tasse
de café ? » — « Comme ça, petite. Passe
à l'épicerie. Va prendre une boîte
d'amorces, des cannelées s'il y en a. »

Et de Noarrieu, ayant mangé, se chausse.
Médor content fait des oreilles hautes :
car il sait bien, lorsque l'on met des bottes,
que l'on va se promener hors des routes.
Il trépigne, impatient, près de la porte,
en attendant que son bon maître sorte.

Jean de Noarrieu est grand, blond, bleu et doux.
Il a trente ans, le teint du maïs roux,
les yeux pareils aux pervenches des sources,
avec un point noir comme du velours ;
les cheveux fins, et la moustache en brosse
sous le nez fin qu'accentue une bosse.

Il parle avec lenteur, en souriant,
et son sourire découvre ses dents blanches.
Il a vécu où sont morts ses parents.
Il a passé à la ville cinq ans,
en y faisant son droit tant bien que mal,
en y mangeant cinquante mille francs.

Puis il revint. Il revit le village
où le coq chante au bruit du martelage.
Ses parents morts, il reprit les usages
de ses parents : dans la ferme l'étable
ensoleillée grinça aux attelages,
et la garbure fuma dessus la table.

Il prit à son service cette paysanne
nommée Lucie, de dix-sept ans à peine,
aux yeux en fleurs de lin, à peau de pain,
dont les cheveux semblaient poudrés de grain,
nerveuse et ronde avec de jolis seins
et une bouche de groseille au jardin.

Et, comme ils étaient jeunes tous les deux,
dans la grand'chambre à tapisserie bleue,
les bras aux bras, riant dans leurs cheveux,
parmi les nuits d'azur noir ou brumeuses,
au craquement si léger des vieux meubles,
ils se baisaient la bouche dans les yeux.

Dans le bosquet bordé par la prairie,
Médor quête. Le temps s'est éclairci.
Hors des talus, regorgeantes de pluie,
dans la fougère et les lierres qui luisent,
bondissent les fontaines que des tuiles
vers un canal bordé de mousse guident.

Oh ! La douceur de l'hiver finissant !
Oh ! Les bois secs d'averse crépitants !
Oh ! Les derniers canards s'effarouchant !
Oh ! La chouette en plein jour s'égarant !
Oh ! Les arrêts des chiens s'aplatissant !
Oh ! La bécasse au beau vol fracassant !

Sur les prés, on ramasse les feuilles mortes.
Un peu plus loin, d'un geste égal et fort,
deux paysans jettent au-dessus du sol
le guano blond. Leur poing, d'un même vol,
saisit l'engrais dans des tamis qu'ils portent
obliquement, appuyés sous les côtes.

Jean de Noarrieu cause avec eux : « Y a-t-il
des canards ? » — « Ce matin, au bord du Luy,
nous en avons levé peut-être dix. »
— « Et c'était-il des cols-verts ? » — « Non pas, dit
l'un. J'étais là, au-dessus du taillis,
et j'ai vu que c'était des canes grises. »

Et, tout à coup, devant Jean de Noarrieu
part la bécasse. On voit son bec. Un peu
surpris, il tire et manque. Et, dans les cieux
que le soleil couleur de brique en feu
semble arroser de lumière pluvieuse,
la bécasse plonge silencieuse.

— « Médor ici ! » Le chien s'est emballé.
Jean le rappelle et va vers le fourré
où la bécasse a dû se remiser.
Le chien arrête au milieu du roncier.
Mais c'est en vain. La bécasse rusée
se lève loin, s'efface et disparaît.

Et de Noarrieu qui a tiré trop vite
regarde au loin, volant de cime en cime,
ou se posant aux angles des prairies,
le vol nerveux et sauvage des grives.
Une, immobile, au haut d'un chêne crie,
puis, l'aile aiguë, ainsi qu'une ombre file.

Mais la nuit vient. Et le jeune chasseur,
les pieds boueux, revient dans la douceur
du soir d'hiver où s'entend la rumeur
de l'eau dans l'ombre. Et les rousses hauteurs,
dans le ciel lourd, dressent les profondeurs
des noirs taillis hérissés de blancheur.

Et, au printemps, qui fut aussi pluvieux,
les Pyrénées laissèrent dans les cieux
couler la neige. Alors, leurs veines bleues
parurent, les rendant plus lumineuses
que du verre. Et, au flanc des neiges creuses,
les sapins firent des plaques ombreuses.

Le gave vert, couleur de vieille vitre,
s'enfla, jaunit, inonda la saligue
où les roseaux et les sabres d'iris
croissent auprès d'enchevêtrés taillis.
La fleur d'osier sema la poudre fine
de son chaton en forme de chenille.

L'herbe devint crue. Et la primevère
sur les talus poussa à ras de terre.
Le caltha d'or luisant, la pulmonaire,
dont le feuillage semble taché de craie,
la cardamine et l'ellébore vert
et la pervenche ornèrent les fossés.

On vit passer quelques vols de palombes,
rapidement. Les soirs furent plus longs.
Les doux enfants qui portent leurs leçons
musèrent au seuil sombre des maisons.
On entendit la raînette aux yeux blonds
coasser, aigre, creuse et rauque, aux buissons.

Sous les feuilles les musaraignes grincèrent.
Et les chansons des merles pleins roulèrent.
Les roitelets aux vols brefs sautillèrent.
Les piverts au vol courbe se dressèrent,
cognant du bec et griffant de leurs serres
l'écorce où ils criaient rouges et verts.
Et Pâques fleuries vint. Alleluia !
Oh ! Douce fête ! L'harmonium gronda
au ventre des églises. Alleluia !
Le vert des prairies luisantes se dora.
Les grillons crièrent. Alleluia !
Dans la nuit bleue luirent les lilas.

Un soir béni et doux, Alleluia,
on entendit tout à coup ces lilas
interpeller lentement les étoiles.
C'était, c'était, c'était, Alleluia,
le rossignol, la lune ruissela,
le rossignol en fleurs. Alleluia !

Renais, nature ! Oh ! Dans le jardin, vois
le merisier tout blanc. Alleluia !
Le cœur éclate. On songe à ce qu'il y a
de lisse et blanc et rond, Alleluia,
dans la beauté de celle qui pour moi,
nue comme l'eau, jaillit et se courba.

La nature est, lorsque vient ce beau mois,
pareille à celle qui vint auprès de moi
et qui, d'un geste assuré, enleva
sa chemise qui glissa sur la soie
de ses beaux seins gonflés, luisants et droits.
En la voyant que j'eus peur de ma joie !

Telle est la fin d'avril. Dans le foin, brillent
des milliers de fleurs aux tiges très fines.
Boutons d'or, lychnis, orchidées, voisinent
avec l'oseille pourpre au suc acide.
Sur le vieux mur on voit trembler l'érine,
et la tulipe enflamme le jardin.

A l'heure où le cantonnier sur la route
s'assied, résigné, coupant une croûte
de pain où il étend un peu de lard roux ;
à l'heure où midi se meurt, triste et doux,
à l'heure où l'on voit les tas de cailloux
vibrer au soleil comme une eau qui bouge ;

à l'heure où le ciel comme une aile bleue
couve les champs de trèfle noir ; à l'heure
où les fumées vrillent, Jean de Noarrieu
revient pour déjeuner et parle à ceux
qui attendent la soupe sur les seuils,
auprès du noyer et du puits mousseux.

Le temps est lourd. Des flocons de nuages,
massés là-bas, signifient que l'orage
éclatera, venu de la montagne.
— Fera-t-il du tonnerre ? — C'est à croire.
Le fond du ciel est en métal bleuâtre.
Les chats soigneux se peignent près de l'âtre.

Il fait silence. Puis, dans ce silence,
roule comme un tombereau s'écroulant.
La campagne est consternée. On n'entend
plus rien sous le ciel qu'un éclair bleu fend.
Enfin, l'orage, à grosses gouttes lentes,
tombe sur la terre en la parfumant.

Et Lucie dit : « Ce tonnerre du diable !
J'ai toujours peur, depuis que dans l'étable
il avait tué la Bretonne. » Il dit : « Bah !
Cela n'arrive pas toutes les fois…
Allons, petite… Il faut se mettre à table…
Tiens, tu as mis là de jolis lilas… »
Elle sourit. Jean la regarde faire,
aller, venir, hardie, ronde et légère,
de la cuisine à la salle à manger.
Elle est puissante, à l'entendre marcher,
à voir, sous sa nuque, se relever
ses cheveux blonds comme ceux des meunières.

Telle la vie se passe jour à jour,
sans incident. Le mois de mai bleu court.
Le figuier noir fraîchit, le merle est lourd.
Le tiède soir tombe sur le velours
des rosiers, noirs de fleurs bleues qui s'étouffent,
sur les glaïeuls et les gueules-de-loup.

Tantôt, au matin, l'horizon brumeux
bleuit sombrement comme un fer au feu.
Et, dans le ciel, un morceau de noirceur
se déchiquète où l'on voit, durs et bleus,
les pins trapus suspendus dans les cieux :
car on ne voit pas leurs troncs dessous eux.

Tantôt au soir, sur la prairie humide,
flotte le jour. Une odeur de racines
s'élève des feuillages de la rive.
Le gave cuivré s'étend aux saligues.
Dans le dernier reflet du beau soir brille
le vol d'un milan qui bouge, immobile.

Mais l'après-midi, au luisant soleil,
une vapeur bleue dans du loin sommeille.
Dans la prairie jaune les grillons criaillent.
Le cahot lourd des chars et les sonnailles
se mêlent aux piaillements des volailles
et aux bêlements obscurs de l'étable.

On a hersé. La herse a sursauté
aux mottes. Les bœufs se sont arrêtés,
le sillon fini, le mufle à la haie.
Alors le paysan a incliné
la herse terreuse pour la nettoyer.
Et les bœufs patients se sont retournés.

Maintenant, c'est le moment poétique
où de Noarrieu fait semer le maïs.
Au milieu du grand silence, le pays
se recueille soucieusement, tandis
que, pas à pas, priante, la Lucie
laisse, un à un, tomber les grains qui luisent.

Courbée comme un églantier que balance
le vent, sous son chapeau dont l'ombre danse
d'un bout du champ à l'autre, et en cadence,
Lucie laisse tomber d'un geste lent
chaque grain roux que l'on dirait vivant
tant sa lueur isolée fait silence.

Oh ! Gloire à Dieu ! Gloire à je ne sais Quoi
dont je sens bien le souffle au fond de moi.
O grains vivants, qu'il est donc beau de voir
sortir de vous les belles feuilles noires
qui vêtiront les épis pleins de gloire
où vous naîtrez encore chaque fois !

Jean de Noarrieu surveille les semeuses.
Au pied d'un chêne il s'est assis heureux.
Nulle ambition n'empoisonne son cœur.
Il laisse errer, de la terre au ciel bleu,
le charme tendre et naïf de ses yeux.
Son livre est là sur un tertre mousseux.
Et c'est son livre ami : Les Rêveries
de Jean-Jacques, dont la douceur s'unit
au charme triste et calme des prairies,
au bord des eaux que hante l'angélique,
aux bois profonds où les chênes pourrissent
aux mousserons qui s'y épanouissent.

Quelle grâce il y a dans la Lucie
qui sème ainsi, un à un, les maïs…
Il la regarde. Il voit ses jambes lisses
s'entrecroiser dessous sa robe grise.
Elle parcourt le sillon, puis sourit
à son ami contre le chêne assis.

Il la contemple avec joie se disant
que, elle aussi, autant que la moisson,
est née pour lui, autant que le brugnon
qui, au verger, à la belle saison,
mûrit, doré, rouge, dur et luisant,
et que l'on cueille avec le cœur brûlant.

Le temps est beau, l'orage pas à craindre,
l'orage bleu, l'orage qui survient
terriblement alors qu'arrive juin,
quand on entend le grondement des grains
de grêle dans le vent qui jette au loin
des rameaux verts sur la courbe des foins ;

l’orage bleu-d’ardoise qui frémit
dans l’ouragan qui tremble et qui emplit
le ciel d’où va tomber la dure pluie
du vol des dernières feuilles jaunies ;
l’orage bleu qui fracasse la vigne,
l’orage bleu qui hache et qui meurtrit.

C’est la saison que l’amour est joli.
Que les réveils sont doux, près de Lucie,
quand, l’aube à peine, on entend mille cris
d’oiseaux mouillés dans les sombres fouillis.
Ce sont des chants inconnus et des cris
que l’on dirait de lys qui se déchirent.

Dans le laurier, le chant du merle coule.
Jean se réveille et regarde le coude
de la Lucie briller, pointu et doux.
Tout doucement, de sa main creuse, il touche
le sein luisant dont la lueur bleue bouge,
puis, tendrement, sa bouche de sa bouche.

Elle s’éveille et sourit, refermant
les yeux, puis les rouvre, les cils battants.
La paupière est veinée légèrement
comme un pétale de violette blanche.
La hanche bondit en se repliant
vers les genoux ronds, paresseusement.

Elle s’étire. Il la prend tiède et douce.
Elle fait : « Ouf ! » puis se met à genoux,
et, appuyant ses paumes sur la couche,
elle se baisse et le baise à la bouche
Et l’on entend, au soleil de la cour,
les petits coqs éclater tour à tour.

Déjà, vers la montagne qui s'éclaire,
sont repartis les grands bergers sévères.
Il y a vingt jours que Martin et Bergère,
elle, mordant les bêtes aux jarrets,
sont repartis vers les lacs de Barèges
où l'azur dur tremble sur les sommets.

Jean de Noarrieu a vu, de sa fenêtre,
l'âne suivi du berger. Et les bêtes
se balancer sous les rauques sonnettes,
et s'alentir, et se précipiter
comme un ruisseau de cornes et de neige
qui, ondulant, bêle dans la vallée.

Ah ! Maintenant ils verront les jonquilles.
Ah ! Maintenant ils verront les narcisses.
Ah ! Maintenant ils verront les prairies,
où l'eau s'argente, écume, saute et rit.
O doux bergers ! Semez sur le granit
le sel brillant si utile aux brebis.

Mon cœur vous suit vers les vallées natales
ô doux bergers qui, les pieds dans l'espace,
verrez, pensifs, l'escalade des vaches
vers les rosiers des roses digitales.
Adieu ! adieu ! Allez dans les cabanes
où la fumée ronge les poutres noires.

Adieu ! Je vous salue comme un poète.
Adieu, Martin ! Adieu, pauvre Bergère !
Oh ! Écoutez la foudre des sommets ?
Je vous envie ! Je vous suis comme un frère.
Emplissez mes mains d'eau d'argent légère.
Je veux mourir, la brume sous mes pieds.

Agneaux bouclés ! Pelouses blanches ! Verdeurs !
Vertiges bleus ! Cabane en planches ! Hauteurs !

Dites aux bergers que je suis poète,
et que je veux garder, la nuit, les bêtes !

Adieu Martin ! Adieu Bergère ! Allez !
Creusez le ciel, ô pauvres êtres sacrés.

Bêlez brebis ! Planez autour, vautours !
Perdreaux blancs ! Rouges-gorges ! Autours ! Amour !

Le blé bleuit, les foins roux sont fauchés.
La Fête-Dieu, sur la verte jonchée,
s'est arrêtée aux reposoirs dorés.
Et la clochette a clairement tinté,
quand l'ostensoir aveuglant s'est penché
vers le parfum des frondaisons d'été.

Oh ! Les enfants de chœur qui sur les mousses
agenouillés, pareils aux pavots rouges,
semaient la pluie des pétales de roses
sur la fraîcheur des joncs aqueux et mous,
sur le pavé où faisaient un remous
les drapeaux d'or des blanches enfants douces !

Encens fumants comme des caramels,
lys qu'on dirait en faïence céleste,
vierges d'argent, épis artificiels,
cantiques clairs qui allez dans le ciel,
n'êtes-vous pas ce que l'humble sincère
a de plus beau pour le Dieu qu'il célèbre ?

Le mauvais temps se fait encore sentir.
Que sur la meule, embêtante est la pluie !
Faudra-t-il donc voir tout le foin pourrir ?
Jean de Noarrieu a préparé ses lignes.
De grand matin, il traverse la vigne,
va au vivier rouillé et couleur d'huile.

Dans ce vivier sont des tanches trapues.
Ah ! Quelle joie quand le bouchon bascule
lourdement sur l'eau dormante et feuillue ;
quand, tout à coup, il file en glissant sur
l'eau. C'est alors que le pêcheur est sûr
que le poisson a le fer dans la gueule

De Noarrieu tire à lui. La canne plie
comme un arc. La tanche raidit le fil
qui scie l'étang où du soleil blanc luit.
De brusques coups de queue secouent la ligne.
On voit sursauter des éclairs de cuivre.
La tanche enfin étouffe sur la rive.

Pour le goujon, la pêche est plus menue :
au bord du gave, une ligne ténue
au bout de quoi flotte, à peine, une plume ;
des vers gardés dans la mousse qu'allume
une lueur de soleil en verdure ;
un hameçon très fin et très pointu.

Jean de Noarrieu, quand sa ligne est posée
sur un rameau d'aulne bleu de la berge,
sent s'élargir son cœur à contempler,
presque à niveau de ses yeux imagés,
la nappe d'eau qui cogne les rochers,
et tourbillonne, et s'épand violette.

Verdures d'eau, que vous me reposez,
vous qui poussez parmi les sables frais,
par les chansons des merles égayées,
par les lueurs profondes reflétées,
par le vol bleu des martins effleurées,
par des coléoptères argentées !

C’est le mardi qu’à la ville voisine
est le marché. Jean attelle sa bique
à la carriole et va avec Lucie
aux provisions. La jeune fille a mis
sur ses cheveux un beau foulard cerise,
et son corsage au foulard assorti.

De grand matin, ils longent les haies mouillées,
le fouet claquant au-dessus de leurs têtes,
sous la pluie drue des sentiers en rosée,
parmi l’éclat des églantiers célestes,
dans le frisson des toiles d’araignées,
au chant léger des mésanges baignées.

Belle journée, ô vide de l’azur !
Les sentiers sont des ruisseaux de verdure.
Les églantiers haussent vers la voiture
leur cœur de miel où l’aube bleue a plu.
Jean de Noarrieu borde la couverture,
car il fait frais, sous Lucie ronde et dure.

Ils passent le pont léger du torrent
d’un vieux petit moulin tourbillonnant
tout fait de mousse et de rire d’argent,
d’un torrent joli comme en un roman,
plein de cresson et de soleil tremblant
et de cailloux sur des cailloux roulant
Il rebondit. Ils voient et ils entendent
le frisson clair dont tremble l’eau courante.
La roue, chargée de mousse transparente,
ruisselle et brille, comme brille au printemps,
quelque vallée d’émeraude et d’argent
dans l’azur creux de Bigorres riantes.

Parfois, le parc d'un vieux domaine dresse
sur son mur d'escargots, dans les lauriers,
le sang vivace et grimpant des rosiers.
Ils voient passer la loge du portier,
ils voient passer les bambous effilés,
ils voient passer la grille séculaire.

Puis, c'est un bois où s'entend un pivert.
Jean de Noarrieu songe à la palombière
que, dans ce bois, et sur d'énormes chênes,
il a construite l'année passée.
C'est là que Lucie, l'octobre dernier,
lui apportait, à midi, son déjeuner.

Il se souvient d'un jour sombrement chaud
où elle y vint, tout en moiteur et rose,
et où il la prit ainsi qu'un abricot,
tandis que dans les vagues des rameaux
ils entendaient gémir vers les appeaux
le vol brutal des palombes d'automne.

— « Te souviens-tu ? » dit-il à la Lucie.
Elle sourit, offrant sa bouche en fruit
plus fraîche que le noyer à midi,
quand il épand ses œufs verts sur le puits,
plus rouge que, dans l'eau bleue des épis,
le corail des coquelicots fragiles.

Le printemps va finir, voici l'été.
Je suis soucieux. Les choses projetées,
dites, ô mon Dieu, s'accompliront-elles ?
Permettrez-vous que l'on cueille le blé ?
Permettrez-vous que Lucie soit fidèle ?
Permettrez-vous que mon œuvre soit belle ?

Je suis soucieux. Je regarde en arrière.
Y a-t-il moins de fraises, dans la clairière,
là où sont coupés, dit-on, les lauriers ?
Je le croirais. Pourtant, mon Dieu, c'est vrai
que mon enfance a passé, a passé,
et que mon cœur n'est plus aussi léger…

Dans le calme où Jean de Noarrieu habite,
mon Dieu, laissez, puisque l'été arrive,
que le bonheur et la bonté s'abritent ;
que les nuits bleues où la Lucie gémit
en s'endormant aux bras de son ami
ne soient troublées que du bruit des souris.

Et que pour eux le bel été éclate.
Que l'aile bleue des midis écarlates
les mène encore sous de plus noirs ombrages,
au bord des eaux où sur l'épais feuillage
des bouillons-blancs, des calthas, des bardanes,
la libellule endort son vert métal.